



# ARTMÉSSIAMÉ

RÉSIDENCE D'ART CONTEMPORAIN

AGNASSAN, MUSÉE PAUL AHYI

*Midjo midjo midjo midjo !*

Comme un cri du cœur, un hymne singulier, ces quatre mots rythment le temps d'ArtMéssiamé : "Il faut y aller !" Entassés dans le mini-bus déglingué qui les trimballe d'un lieu à l'autre, les artistes arrivent le cœur vaillant. De Dakar, d'Abidjan, de Cotonou, de Paris. Six jours de trajet ou huit heures d'avion, qu'importe. La parole a été donnée, le rendez-vous est d'importance. Le projet aura bravé les marasmes d'une année incertaine, les reports et les doutes. Il aura tenu bon. Cette première édition appelle déjà la suivante, façonne l'avenir, permet d'entrevoir une suite, une poursuite.

*Midjo midjo midjo midjo !*

Direction le musée Paul Ahyi. Le temps presse. Dix jours de résidence pour apprivoiser l'art de l'autre, ses habitudes et ses pratiques. Pour penser une exposition commune et la résonance des œuvres entre elles. Pour sortir du confort de l'atelier solitaire, ouvrir son laboratoire d'expérimentations à tous les regards, confronter ses conceptions à de nouvelles réalités. Autant de moments d'échanges pratiques et théoriques, passés aussi par le silence de l'épuisement, le bourdonnement assourdissant des machines, le sifflement léger de la création en cours. Émulation bouillonnante à ciel ouvert, dont les remous n'en finissent pas de grossir et dont les senteurs alléchantes se répandent déjà à travers la ville.

*Midjo midjo midjo midjo !*

L'heure est venue de réinvestir le terrain. De montrer que l'art est bien vivant, que des artistes existent et s'activent, que Lomé la Belle n'a pas fini d'être enluminée par eux. Fini le temps d'attendre, il faut agir. Il faut créer. Il faut se rassembler. Il faut exposer. Il faut déconcerter. Il y a une urgence, une énergie qui fusionne sous les yeux bienveillants et protecteurs des œuvres magistrales de Paul Ahyi. Il y a la niaque, une envie insatiable, indomptable, catégorique. Il y a une importance à transmettre, à former, à éveiller des consciences et des plumes pour défendre des valeurs fondamentales à colporter. Il y a un vide à emplir, une résonance à amplifier, un chaos à sublimer.

*Edo yé ényé amé* dit un proverbe togolais.

"C'est le travail qui fait l'homme." Il a fait ces artistes. Il a sculpté leur détermination et ciselé leur patience. Il a peint des horizons insoupçonnés. Il a modelé leur quotidien et dessiné leur avenir. Il a brûlé leurs peurs, entaillé leurs doutes. Il a assemblé leur courage et noué leur passion. La force de leur travail a confirmé la puissance de leur intuition. Dans l'exposition, affleure alors, recueilli avec délicatesse et acuité, le fantasme d'une beauté latente, offerte en signe de reconnaissance au monde qui les a construits.

**Zoé Monti**

# ARTMÉSSIAMÉ

RÉSIDENCE D'ART CONTEMPORAIN  
AGNASSAN, MUSÉE PAUL AHYI

**Les textes de cette brochure ont été écrits par des étudiants dans le cadre de l'atelier d'écriture accompagnant la résidence ArtMéssiamé. Parce qu'il nous semblait important d'initier et de sensibiliser de futures personnes susceptibles d'écrire sur l'art, intermédiaires indispensables pour accompagner le travail des artistes et véhiculer les valeurs de l'art à un public plus large, les étudiants ont été immergés au cœur de la création des artistes, découvrant leur travail en même temps qu'ils apprenaient à en rendre compte. Démarche expérimentale, pari fou, ces textes sont le fruit de cinq jours intenses d'apprentissages et de découvertes.**

Seul, perdu au milieu de ses frangines maisons, le musée Paul Ahyi s'est trouvé une place loin du centre-ville au nord de Lomé. Éminent membre du quartier Cacaveli, avec pour voisins le chemin de fer et la route nationale numéro 01, Monsieur tourne le dos à la ville comme pour témoigner de sa colère envers cette agglomération si amnésique, oublieuse de son maître et de ses œuvres qui lui ont pourtant offert une partie de sa beauté. Dans sa belle parure rose pâle ornée de nombreuses œuvres, sa grande porte rouge sert moins souvent que la petite qui s'ouvre et se referme au gré des visiteurs. La végétation luxuriante de l'entrée du musée semble s'étaler à perte de vue. Au fond, elle recèle un recoin moins verdoyant mais non moins fertile : un excellent atelier à ciel ouvert pour les artistes. Deux grands poteaux mitant chapeautés de deux têtes aux attributs féminins, secondé d'une autre figure plus expressive au regard fuyant, sont plantés là, à la devanture, comme pour murmurer *woezon* aux hôtes.

Dans cette mosaïque d'œuvres de Paul Ahyi, les tronçonneuses, burins, marteaux et autres membres de la fratrie chantent à l'unisson la naissance des nouvelles créations exposées dans le second grand bâtiment de la cour, transfiguré pour l'occasion. Tous brillent et se distinguent par leur singularité : c'est la diversité des artistes qui fait la force de l'évènement. Que ce soit auprès de Juliette au parasol chiné au marché de Lomé, dans les parages de Gbégnou qui parfume l'atmosphère de l'odeur âcre du brûlé, ou avec Atisso et Amélie patinant leur sculpture à l'énorme phallus, l'ambiance du musée est incroyable. Enlevez vos chaussures peut vous coûter cher : vous risquez de les voir finir dans l'installation d'Achille. Presque toujours dans son pantalon wax, notre tutrice en écriture Zoé déambule, caméra au cou à l'affût du moindre détail à l'instar de Marty, le photoreporter de l'équipe. À l'ombre avec son joli ventre de future maman, Yasmine ne fait plus qu'une avec ses jarres. Toujours perché sur le toit du musée à tisser sa toile de papiers de ciment comme *yévi golotoé*, l'araignée, Da Costa ne descend que très rarement aux heures où Eyram apporte de la nourriture. Régulé comme une alarme, il vaut mieux ne pas contrarier Ferdinand lorsqu'il est l'heure de partir, si vous ne voulez pas voir le bus s'en aller sans vous. Armelle apporte de son côté sa petite touche de fantaisie, quitte à mettre la main à la pâte.

Telle est un peu l'atmosphère qui régnait au musée ces derniers jours...

**Komlan Daniel Agbenonwossi**

# Achile Adonon

vu par Komlan Daniel Agbenonwossi

Le regard comme une feuille vierge, très peu bavard, observateur, sérieux, presque toujours isolé - difficile pourtant de ne pas le remarquer. Les yeux plongés dans l'œuvre à laquelle il donne encore vie en parlant, la personnalité de l'artiste magnétise l'intérêt de tous ceux qui gravitent autour de lui. Voyageur entre la peinture, le dessin, la sculpture, l'installation, la performance, le body painting pour ne citer que ces disciplines, les œuvres d'Achille Adonon vacillent entre les formes, les écritures, les symboles phénoménologiques et divins. Du bois à la toile, du stylo à la peinture en passant par tous les outils et objets recyclés, les matières porteuses de ses messages sont diverses, variées et chaque sens véhiculé est unique.

Là, étalé devant moi, le grand papier en format A2 immobile et muet vient de recevoir des coups de couteau, après avoir été recouvert de gribouillis. « Ce n'est pas la matière que j'ai déchirée, mais c'est moi-même que j'ai déchiré », confie l'artiste pour me faire comprendre que nous choisissons de manière consciente tout ce qui nous arrive, bien ou mal.

Achille Adonon utilise les chaussures pour dicter sa vision du monde et de l'immatériel aux spectateurs. Dans des installations de toute taille, baskets, mocassins, bottes, ballerines et autres sandales abandonnées sont recyclés pour chanter en cœur les cantiques composés par l'artiste. Achille éclaire avec la lanterne de son art le côté sombre et primitif de l'être humain. Et si les « enfants abandonnés » reviennent aussi souvent dans ses propos, c'est parce qu'il considère que les chaussures sont comme des enfants abandonnés qu'il récupère et soigne afin de leur offrir une nouvelle vie dans un monde où ils peuvent s'exprimer librement. La symbolique de cette démarche est claire : si les propriétaires de toutes ces chaussures étaient unis, le monde aurait une chance d'éviter les atrocités sous lesquelles il croûle.



Détenteur d'un grand esprit créatif singulier qu'il loge dans son corps à la gracilité de *L'homme qui marche* de Alberto Giacometti, Achille Adonon est né en 1987. Artiste plasticien béninois, son savoir-faire lui vient des relations d'apprentissage qu'il a noué avec ses aînés et de ses propres recherches dans les livres et dans les ateliers lors de résidences d'art. Originaires du Bénin, le talent et les œuvres de cet artiste plasticien embaument les scènes de l'art contemporain national et international depuis quelques années.

2016 : 1<sup>ère</sup> exposition personnelle au Parking, Bénin

2018 : Biennale internationale de Dakar ; exposition collective, Institut français du Bénin

2019 : 2<sup>ème</sup> exposition personnelle "Visages d'enfants", Institut français, Cotonou ; exposition collective, galerie Pépites d'Afrique, Paris ; 2<sup>ème</sup> prix de la Biennale internationale de la sculpture de Ouagadougou (BISO)

2020 : 3<sup>ème</sup> exposition personnelle "Le Monde fond" au Centre de Valois, Lobozounpka ; exposition collective au B7L9 Station en Tunisie ; sélectionné pour la Biennale de Dakar (reportée *sine die*)

2021 : exposition collective "Là où est la mer...", labellisée Africa 2020, Brest, France, Centre d'art contemporain Passerelle



# Amélie Akogonya

vue par Balikissou Ouro Amaou & Elisée Rassin

C'est dans des conditions spécifiques qu'Amélie Akogonya franchit le seuil du musée Paul Ahyi. Enceinte de cinq mois, rien ne freine la jeune sculptrice dans son élan à participer au projet ArtMéssiamé. Dans sa tenue d'atelier, tronçonneuse à la main malgré les restrictions médicales, elle accomplit sa part de mission en apportant sa touche à l'œuvre de tous les artistes en résidence.

« Je travaille toute sorte de bois, mon matériau de prédilection. Mais par rapport à Artméssiamé, j'ai eu à travailler avec du fer. C'est moi qui ai introduit le morceau de fer dans l'œuvre d'Atisso Goha qui représente le nombril de la sculpture *Le pas de l'inconscient* », déclare Amélie. La majorité des œuvres qu'elle réalise sont sur commande, mais pas seulement. Elle réalise aussi des sculptures selon ses inspirations. C'est cette logique qui a inspiré *Non au tabagisme*, une œuvre en bois, en forme de masque avec à la bouche, un petit bois qui représente la cigarette ou le fait de fumer. Amélie suit une démarche artistique particulière. Elle se laisse orienter par la forme du bois qui se présente à elle. Elle redonne vie aux bois déjà usés et quelques fois rongés par des termites. De ses bois, Amélie fait naître des œuvres d'art qui sont destinées à des expositions ou à la vente. Elle aborde quelques fois la thématique de la femme, de l'amour et tout ce qui a trait à des faits sociaux.



Née en 1990 à Lomé, Amélie Akogonya est une artiste sculptrice togolaise. Après deux ans d'étude d'anglais à l'Université de Lomé, elle embrasse une toute autre vocation. En 2017, elle commence une formation de 3 ans au célèbre village d'art Tayé Tayé auprès de Agbétoglo Kwami Dodji qu'elle considère comme une référence de son art. En 2018, elle participe à une exposition organisée par l'Union européenne à Lomé. Elle prend part, en 2019, au Marché international de l'artisanat au Togo qui a lieu sur l'esplanade du Palais des congrès de Lomé. Au cours de la même année, ses sculptures sont exposées en Allemagne et à l'Ambassade de France au Togo.



# Kwami Da Costa

vu par David Sani

Kwami Da Costa est un artiste complet, utilisant de très nombreux supports, de la peinture à la sculpture en passant par la vidéo, le dessin et l'installation. Sa démarche interroge le lien familial comme vecteur d'attachement. Pour lui, le socle familial constitue un rempart contre l'isolement, l'exclusion et la vulnérabilité. Les entités qui le composent doivent être solidaires. Il fait partie de la génération de ces artistes contemporains qui ont quitté le pays tôt dans cet unique but de trouver ailleurs de quoi hisser le niveau de l'art togolais au sommet et le faire rayonner. Actuellement les travaux de l'artiste portent sur la pratique toujours active au Togo de l'enterrement du placenta, un rituel important qui survient toujours après l'accouchement. Le phénomène de la naissance et le lien spirituel fort qui existe entre le nouveau-né et sa mère sont des thématiques existentielles et déterminantes dans nos vies et qui fascinent l'artiste. Perché sur les hauteurs du musée, surplombant la verdure, Da Costa a installé son atelier et étalé son œuvre sur le grand toit terrasse. Fait à base de papier de sacs de ciment récupérés sur le chantier du musée, cet immense assemblage irrégulier, collé à la main, présente des déchirures, des raccords. L'utilisation des papiers ciments renvoie à la construction d'une bonne fondation, indispensable au risque de voir tout s'écrouler. Ceux légués par l'icône Paul Ahyi incarnent les fondements de l'art contemporain togolais. Il est impératif de protéger les œuvres, les richesses et les valeurs de Paul Ahyi pour que puisse se bâtir un nouvel art. Par ailleurs, les fragments de papier ciment sont autant d'êtres humains, rassemblés par l'artiste en une métaphore qui incite les membres de la grande famille de l'art togolais à rester unis.



Mine joviale et sensibilité à fleur de peau, Da Costa s'exprime à travers les peintures, les installations. Il s'interroge sur la vie, les pratiques et les rituels qui rythment nos quotidiens.

Né à Lomé en 1980, Kwami Da Costa est un artiste plasticien autodidacte qui échappe aux institutions et aux circuits classiques. Mais il a travaillé avec les grands maîtres comme Ludovic Fadairo, Bill Koélany, et participer aux différents ateliers et résidences ont façonné le "faiseur" devenu aujourd'hui une référence dans son domaine. Formé à la peinture dans l'atelier de Sambiani Kassan à Lomé en 2001 après des études de menuiserie ébéniste et charpentier, il a à son actif plusieurs expositions à travers l'Afrique, notamment au Congo-Brazzaville, à la Biennale de Kampala, au Bénin, au Burkina Faso, au Nigéria et au Sénégal où il réside et travaille actuellement. Il est sélectionné à la Biennale d'art contemporain des Seychelles qui n'a malheureusement pas eu lieu à cause de la Covid-19. Il expose actuellement à l'Institut français de Dakar. Ses œuvres sont également visibles en ligne dans le cadre de l'exposition "Bet set na" ("ouvrons les yeux") organisée par Jendalma Art & Design. Sa prochaine exposition aura lieu à la galerie Mitochondria au Texas.



# Juliette Delecour

vue par Augustin Anonwodji & Christine Posso

Si le bois et le verre semblent être les matériaux de prédilection de Juliette, elle s'intéresse à toutes les matières jouant de l'opaque et de la transparence, à ce qui capte ou réfléchit la lumière. Le jeu qu'elle entretient avec tous ces éléments lui permet de repenser et de recréer des espaces. Dans ses installations, ses interventions, transformations, modifications, agissent directement sur le comportement du spectateur, l'incitant à aborder l'œuvre avec tous ses sens : non seulement à regarder, mais aussi à toucher, voire à sentir et même goûter afin de l'amener à devenir acteur et à désacraliser le statut intouchable de l'œuvre.

À travers les grandes thématiques qu'elle aborde, celles du temps et de l'espace, son travail de fond l'amène à repenser les objets que les êtres humains créent. Elle s'inspire de la vie florissante qui l'entoure, s'émerveille des histoires qu'elle cherche continuellement à se faire raconter, curieuse et attentive au moindre événement. Ses différentes compositions et son attention portée aux objets brillants, scintillants, reluisants, à ce qui hypnotise et peut faire vaciller le regard, quitte à le tromper, mettent en scène la connexion qu'elle cherche à établir avec la sensibilité du public afin de créer une interaction constante avec lui.

Dans le cadre de la résidence ArtMéssiamé, elle réalise une mosaïque de débris de miroir récupérés dans le musée et de verre sur la toile usée d'un vieux parasol glâné au grand marché de Lomé et chargé d'histoires. Elle dissémine ses fragments, éclats et poudre de verre sur les œuvres de plusieurs artistes qui ajoute aussi leur touche particulière à son travail, incarnant par là l'esprit d'échanges, de partage et de vivre ensemble qui anime ArtMéssiamé. Les artistes travaillent en synergie et au-delà d'une simple réflexion, cet atelier les encourage à une véritable création commune.



Née en 1993, Juliette Delecour intègre les Beaux-arts de Saint-Étienne en 2015 avant de rentrer aux Beaux-arts de Paris d'où elle sort diplômée en 2019. Elle suit une formation dans la verrerie Glasswork Matteo Gonet, en Suisse, puis NorthLand Creative, en Écosse, une pratique qui l'a durablement marquée. Récemment, elle intègre le collectif RPZ.

Ses œuvres sont exposées en France, au Togo et en Suisse. En 2019, elle participe à une exposition collective à la galerie du Crous de Paris.

Juliette fonde avec Melissa Douville le collectif JUMEL : elles organiseront une exposition lors de la Biennale 2021 de Saint-Étienne sur les sens du goût et de l'odorat, très peu représentés dans la sphère de l'art.

Juliette fait également partie des dix artistes femmes sélectionnées pour le prix OPLINE PRIZE 2020.



# Clément Ayikoué Gbegno

vu par Élogie Latevi & Magloire Eureka Tomety

Écologie-Philosophie-Art sont les trois affinités électives autour desquelles gravite les réalisations artistiques de Clément Gbegno. Plongée au cœur d'un univers artistique riche en symboles.

D'emblée de jeu, un concept revient sans cesse : la « décomposito-recomposition » qui vient de l'observation de la nature et sert de guide à l'artiste dans sa volonté d'écrire une nouvelle page des arts plastiques. Cela s'inscrit dans la logique de sa recherche actuelle sur la genèse des choses et leur disparition. Pour illustrer ce concept, reprenons le cas d'une souris avancé par l'artiste. Imaginons une souris décédée suite à une mort naturelle, le cadavre de celle-ci se retrouve dévoré par les asticots. Par cet acte, une vie disparaît et une autre apparaît. Ce schéma renvoie au travail de Clément où il jouerait le rôle de l'asticot, les objets usés de la nature seraient quant à eux dans la peau de la souris et les fils de fer seraient assimilés aux nerfs du corps humain. Les fers dans la réalisation sont comme l'armature : elle fait office des os du corps humain et va donc intervenir dans la durabilité de l'œuvre. Voilà pourquoi l'artiste entend dompter la matière pour qu'elle puisse résister aux intempéries. Tout cela génère une œuvre artistique bien sûr, mais plus avant, un organisme vivant. L'artiste décontextualise le familier, les choses de la nature, leur sens caché ou réel, visible ou invisible, spirituel, pour leur redonner un sens dans la vie, le chemin de l'existant et les traces de son passage. C'est tout naturellement qu'il affirme : « L'homme est au centre de mon travail, je cherche forcément une énergie dans le travail qui a rapport avec l'homme ». L'on peut donc aisément comprendre la boutade de Socrate que Clément prend plaisir à paraphraser avec appétit : « En tant qu'existant, il faut apprendre à te connaître toi-même avant de chercher à connaître ton environnement ». Clément navigue en véritable touche-à-tout entre sculpture, céramique, peinture et gravure. Il est le récupérateur travaillant sur la mort et la renaissance des objets et des terres, recomposant les choses décomposées.



Descendant de la lignée royale de Foly bébé, Clément Gbegno (« la bonne parole » en mina), très tôt persuadé de sa passion pour l'art - il remporte ses premiers concours de crayonnage en primaire - s'est acharné dans sa vocation artistique malgré l'absence d'une école d'arts plastiques au Togo. Il exposait déjà dans la grande salle de son collège de Lomé, avant de pénétrer dans les ateliers d'artistes où il s'est formé.

Après des études de philosophie à l'Université de Lomé, en tant qu'éternel insatisfait, il entreprend une formation à l'Institut National Supérieur des Arts et de l'Action Culturelle d'Abidjan (INSAAC). Son travail a été récompensé du 4<sup>e</sup> prix du concours "60 ans de Rome" organisé par l'Union Européenne à Lomé. Ses œuvres ont été exposées au Ghana, en Afrique du Sud, en Allemagne, en Côte d'Ivoire et au Togo notamment : 2014, exposition personnelle à l'Union Européenne, Lomé ; 2015, National Gallery of Accra ; 2016, galerie Tendance Art à Agbodrafo ; 2017, Institut français de Lomé ; 2018, Festicore de Prétoria ; 2019, exposition collective "Cri du cœur" avec le vieux Diré Mayé ; participation au Festival Dan et au Festival Arkadi de Abidjan.



# Atisso Goha

vu par Balikissou Ouro Amaou & Elisée Rassin

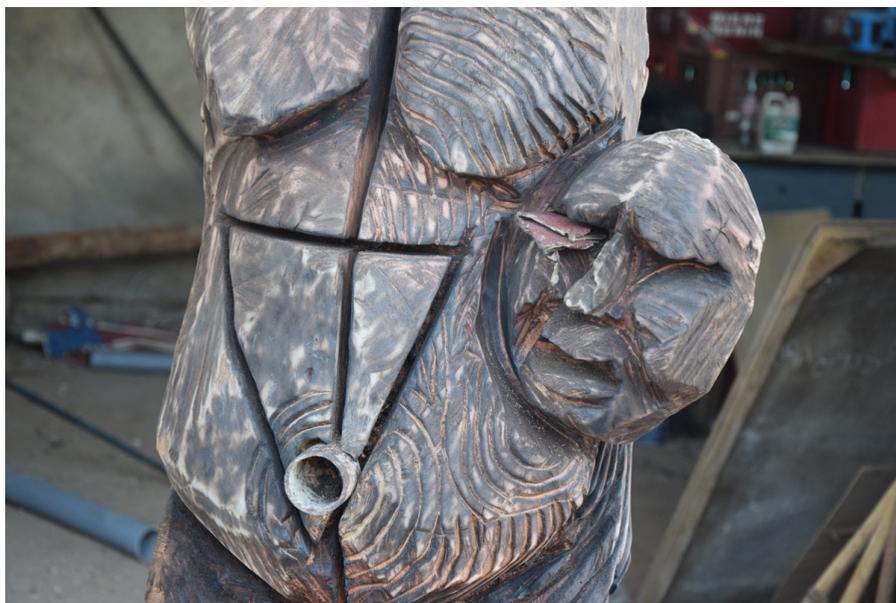
Papier de verre à la main, Atisso Goha rend le bois luisant. Alors que le soleil est encore au zénith, il donne de l'éclat à sa sculpture haute de près de deux mètres. Assis au sol, sous un soleil brûlant, Atisso est entouré de scie électrique, de fer, de bois et de papier de verre. Coups de marteau, bruits de tronçonneuse, odeurs d'objets brûlés, le musée Paul Ahyi se transforme en un véritable atelier de travail. L'artiste togolais y réalise *Le pas de l'inconscient*. C'est une sculpture en bois d'eucalyptus qui prend la forme fusionnée d'une femme et d'un homme. L'individu a entre ses mains sa tête détachée de son cou qu'il pointe vers le haut. Sur son côté gauche cisailé de la tête au pied, apparaît la tête d'un enfant, en signe d'avertissement. À moitié calcinée, cette sculpture imposante a les pieds posés au sol mais n'a rien de figé et semble au contraire s'avancer. Le fer cylindrique qui lui sert de nombril est introduit par la sculptrice Amélie Akogonya.

Sommes-nous en face d'un monstre ? Mi-homme, mi-femme, l'entité représentée interpelle. Avec des seins de femme et un long sexe masculin, l'œuvre incarne l'humanité, composée des deux sexes, inséparables l'un de l'autre. Atisso Goha pose la problématique de la destruction de l'environnement : « L'Homme s'autodétruit sans le savoir. Nous jetons des déchets dans la mer, les poissons les consomment et ensuite nous mangeons ces animaux. Les usines polluent la nature. Nous sommes en train de nous arracher la tête. Nous sommes en train de détruire l'avenir de nos enfants qui vont naître. C'est pourquoi la tête de l'enfant est placée sur le côté de la sculpture ». Atisso symbolise l'Homme destructeur de la nature et qui en paye lui-même les frais. Ces difficultés auxquelles font face les individus sont visibles dans les différentes traces de scie. *Le pas de l'inconscient* interpelle l'humanité à préserver la nature et ses composantes ; autrement, l'artiste le rappelle : "nous nous tuons nous-mêmes".



Né en 1999, l'artiste togolais Atisso Goha sculpte toute sorte de bois depuis son enfance. Sans avoir reçu aucune formation, ni même avoir conscience de l'existence de cet univers, il s'initie lui-même à la sculpture du bois et à l'art. À l'âge de 10 ans, il découvre les sculptures du Grand marché de Lomé : c'est une révélation. Subjugué, il se rend auprès d'un artiste sculpteur dans la ville d'Aného, où il suit son unique formation artistique...pendant 15 jours ! Il met alors fin à ses études scolaires pour se consacrer à la sculpture. Le jeune artiste de 21 ans s'est très vite affirmé sur les scènes nationale et internationale.

En 2018, il expose dans le cadre de la célébration des 10 ans de carrière de l'artiste Charles Ozzo. En 2019, Atisso participe à des expositions au Togo, en France et en Suisse. Sa première exposition personnelle, « Les totems d'Atisso », s'ouvre à la galerie Negrillis en avril 2019, à Lomé. En septembre 2019, il remporte le premier prix du concours des jeunes sculpteurs d'Afrique, organisé au Caire en Égypte. En 2020 a lieu sa deuxième exposition personnelle, "Oeil de la patience", accueillie à l'Hotel Particulier de Lomé.



# Richard Laté Lawson-body

vu par Zoé Monti

Richard Laté Lawson-body se distingue dans le paysage artistique contemporain togolais par son tropisme pour l'art abstrait. Toutefois, en y regardant d'un peu plus près, on parvient rapidement à déceler dans ses toiles un univers riche et foisonnant d'images et de formes qui surgissent de manière inopinée, rythment sa création et guident ses gestes. Son attention pour les avènements microscopiques du monde (moisissures, champignons, algues, virus, etc.) est un acte contemplatif face à la beauté du monde, dont nos habitudes et préoccupations quotidiennes nous détournent trop souvent.

L'œuvre créée dans le cadre de l'atelier entre directement en résonance avec les lieux. En effet, Richard a imaginé une série composée de cinq bandes de papier recyclé dont la dimension reprend la hauteur du bâtiment du musée Paul Ahyi. Une manière d'intégrer l'omniprésence du maître et de s'insérer dans ses pas. Les bandes étroites de papier sont généreusement pulvérisées de pigments en poudre et de vernis acrylique, l'encre de Chine affleurant par-dessus selon un geste délicat de la main, caressé ou tapoté, presque dicté par les visions qui apparaissent des tons chauds utilisés. Ces perceptions subtiles sont le reflet de l'inconnu et l'invisible qui nous emplit et nous compose. Il résonne avec le monde sensible, renvoie aux règnes animal, minéral ou encore végétal qui nous entoure et nous façonne.



Né en 1986, Richard Laté Lawson-body est un artiste plasticien togolais. Il vit et travaille à Lomé. Il s'exprime principalement à travers la peinture abstraite, le dessin et la calligraphie et s'est plu récemment tourné vers l'art numérique.

Très tôt attiré par l'art, il suit jusqu'en 1997 une formation de calligraphie ancienne à la Grande Chancellerie de l'ordre du Mono à Lomé. Cet apprentissage solide lui permet une aisance d'expression dans le dessin et sa gestuelle si singulière. Si c'est en autodidacte qu'il évolue par la suite dans le domaine artistique, il poursuit en parallèle une licence en gestion et stratégie à l'Université de Lomé. Toujours avide d'ajouter une corde à son arc, il rentre en apprentissage dans une grande Imprimerie de Lomé, afin de se familiariser avec les différentes techniques d'impression et d'expression des couleurs.



# Kokou Ferdinand Makouvia

vu par Magloire Eureka Tomety

« Pour être artiste, il faut déjà l'être. On ne peut être ce que l'on n'est pas. »

Cette phrase lourde de sens nous plonge dans le décor feutré des œuvres de l'artiste. À l'instar de son confrère Clément Gbegno qui cherche toujours à établir un lien avec les matériaux utilisés, Kokou Ferdinand Makouvia est en communication permanente avec la matière. L'homme qui ne cache pas l'ouverture de ses intérêts, du bois au crayon en passant par le papier, le sable, le métal ou encore le cuivre, entend relever un nouveau défi de taille : il s'agit de réaliser des œuvres artistiques avec des "matériaux immatériels" - en l'occurrence, l'air. S'inspirant de la boutade de Rodin qu'il paraphrase, « la matière utilisée, il faut voir la forme dedans pour pousser l'intérieur vers l'extérieur », le diplômé de l'école des Beaux-arts de Paris ne manque jamais l'occasion quand une matière quelconque lui tombe sous la main, de parler d'une véritable rencontre débouchant inéluctablement sur une conversation qui peut être longue, courte, ou encore, aussi paradoxal que cela puisse être, demeurer un échange qui peut ne jamais être entamé. Or cette conversation justement, Ferdinand la voit, la traverse en bloc comme s'il y avait quelque chose de caché. Pris dans un sens figuré, il prépare le terrain de ce qui est ou peut être une œuvre en soi. Pour y arriver il prend de l'élan en se servant de l'encre de Chine pour sortir de l'ombre. Tout ceci traduit donc un dialogue d'une part, entre l'ombre et la lumière, et d'autre part, entre la forme et le plan.



Kokou Ferdinand Makouvia a passé son enfance et son adolescence à Lomé, où il démarre des études en réseaux informatiques et télécom. Persuadé de sa passion pour l'art, il poursuit des études aux beaux-arts, inexistants dans son pays d'origine. Après Abidjan et Valenciennes, il est diplômé des Beaux-Arts de Paris et intègre par la suite la résidence De Ateliers à Amsterdam. Il a participé à la biennale Jeune Création Européenne en 2017-2019 et à de nombreuses expositions en France, en Allemagne et au Pays-Bas. En 2020, il est sélectionné pour la Biennale de Dakar (reportée sine die).

Désireux de promouvoir l'art contemporain au Togo, soucieux de toucher autant les artistes que le grand public, il est à l'origine de la résidence ArtMéssiamé et ambitionne d'en faire un événement annuel pérenne au Togo.



# Yasmine R. Yerima

vue par Augustin Anonwodji & Daniel Hemazoh

Véritable amazone, Yasmine dégage un fort caractère qui lui permet de faire dos rond face aux critiques. Lionne dans l'âme, elle ne peut vivre sans son art. Si sa grossesse se trouve à un stade avancé, elle court de gauche à droite et défend avec ardeur la raison d'être d'ArtMéssiamé. Animée d'une joie de vivre dont elle ne se départit jamais, elle prend plaisir à parler de son art.

Avec Yasmine, on pénètre tout de suite dans un univers familial où pèse la responsabilité de l'homme en tant que chef de famille : sa place et son autorité, ainsi que les moyens qu'il met en œuvre pour subvenir aux besoins de son entourage sont ici questionnés. Pour réaliser ses sculptures, elle s'inspire souvent des réalités de l'existence humaine et parfois de ses expériences personnelles. Pour les matérialiser, elle achète, amasse et récupère toute sorte de matériaux, comme des poteries cassées qu'elle perce ou encore ici du carton déchiré qu'elle semble tisser.

Yasmine développe plusieurs thématiques. Elle touche du doigt les actualités sous toutes ses formes et n'a pas peur de s'aventurer sur le terrain politique. Par exemple, elle a réalisé la sculpture en béton du fauteuil présidentiel des chefs d'États Africains pour dénoncer la pérennité de leur pouvoir.

Souvent confrontée aux questions sur sa situation de femme artiste, Yasmine continue de recevoir le soutien de sa famille. Elle a entretenu cette passion malgré les préjugés et les stéréotypes de genre qu'elle vit au quotidien. Par ailleurs, elle affirme l'importance d'accueillir des publics dans son atelier afin de répondre aux différentes questions sur son métier et présenter son travail.

Yasmine affirme que la résidence ArtMéssiamé lui permet en tant qu'artiste d'avoir une ouverture d'esprit plus large au contact de la manière de faire des autres. Elle s'intéresse particulièrement à la genèse et à la germination de l'oeuvre chez ses pairs artistes.



Yasmine R. Yerima est née dans une famille de dessinateurs amateurs, à l'origine de sa vocation artistique. Très tôt, elle est déterminée à devenir artiste. Autodidacte, elle s'essaie d'abord à la peinture et persévère jusqu'à ouvrir son propre atelier. La rencontre avec l'artiste et designer togolais Kossi Assou est décisive. Elle marque un véritable tournant dans sa pratique qu'elle remet radicalement en question. Aujourd'hui, elle participe régulièrement à des ateliers et des résidences artistiques. Elle a exposé à l'Union Européenne de Lomé en 2018 et au Centre des Nations Unies en 2019.

Elle est également scénographe pour des spectacles et travaille en tant que costumière avec de nombreuses compagnies : elle réalise actuellement des costumes à distance pour la compagnie "Théâtre d'aujourd'hui" basée à Montréal et vient de terminer ceux pour la compagnie "Éclats des Os" qui joue en ce moment à l'Institut français de Lomé.





RÉSIDENCE | 2 - 14 NOVEMBRE 2020  
 VERNISSAGE | JEUDI 12 NOVEMBRE 2020  
 EXPOSITION | 12 NOVEMBRE 2020 - 12 FÉVRIER 2021  
 AGNASSAN, MUSÉE PAUL AHYI

L'association Atelier Ati ("bois" en mina) est une association dont le but est de partir à la rencontre des artistes contemporains, de s'immerger dans leur pratique et leurs conditions de travail, pour découvrir leur manière de concevoir une œuvre et sa diffusion.



Atelier Ati a organisé la résidence "ArtMéssiamé" (jeu de mot avec améssiamé, "tout le monde" en mina, soit "l'art pour tout le monde") qui s'envisage comme une plateforme d'échanges sur l'art contemporain et ses pratiques entre des artistes issus des Beaux-Arts de Paris et des artistes togolais.

Un atelier d'écriture visant à sensibiliser des étudiants à l'histoire de l'art et à les initier à l'écriture sur l'art et à la critique complète le programme.

# Remerciements

Pour leur présence, leur participation enjouée et leur travail dévoué, nous remercions les artistes participants : Achille Adonon, Amélie Akogonya, Kwami Da Costa, Juliette Delecour, Clément Ayikoué Gbegno, Atisso Goha, Richard Laté Lawson-body, Kokou Ferdinand Makouvia, Yasmine R. Yerima.

Pour leur curiosité, leur investissement et leur écriture, nous remercions les étudiants de l'ISICA : Komlan Daniel Agbenonwossi, Balikissou Ouro Amaou, Augustin Anonwodji, Thierry Koudoly, Elogie Latevi, Christine Posso, Elisée Rassan, David Sani ; ainsi que les étudiants de l'ESIG Global Success : Daniel Hemazoh et Magloire Eureka Tomety.

Pour leurs interventions et pour avoir permis à cette résidence d'être un lieu d'échanges et de débats, nous remercions tous les intervenants : Kangni Alem, Dr. Anoumou Amekudji, Kossi Assou, Théophile Adama Ayikoué, Sokey Eдорh, Marty de Montereau, Armelle Malvoisin, Emmanuel Sogbadji, Dr. Esoyodou Tchala et Éric Wonanu.

Pour leur soutien indispensable, nous remercions tous nos partenaires : Agnassan, musée Paul Ahyi, spécialement Charlotte Ahyi et Jean-Paul Ahyi ; l'Institut Français, notamment Venounye Azilar et Alain Laëron ; l'Université de Lomé et l'ISICA en les personnes de Mawusse Kpakpo Akue-Adotevi, Anoumou Amekudji et Patron Henekou ; l'ESIG Global Success , particulièrement Robert Kokou Sedjro.

Enfin nous remercions les mécènes qui ont rendu possible cette édition : Christelle Akué, Christina Drakos, Imane Farès, Christophe Guillot, Armelle Malvoisin, Ève de Medeiros, Joël Monti, Bruno Ribeyron-Montmartin, Vincent Sator, Anne de Villepoix, Alice Vergara et tous les contributeurs de la cagnotte HelloAsso.

Notre reconnaissance particulière va à Eyram et Sandra qui ont veillé tous les jours à nourrir copieusement tout un régiment, à Junior sans qui nombre de déplacements n'aurait pas été possible, à Innocent, fidèle chauffeur du mini-bus et à tous ceux qui de près ou de loin ont soutenu et contribué à la réussite du projet.

La première édition de "ArtMéssiamé" a été rendue possible grâce au travail acharné et passionné de Juliette Delecour, Latercio Kpomonè Dogbesse, Kokou Ferdinand Makouvia et Zoé Monti.

Le catalogue a été imprimé grâce au généreux soutien de l'ESIG.

Crédits photos : © Marty de Montereau / Be My Guest production et tous les participants qui ont ponctuellement contribué à documenter la résidence. Les œuvres et les textes sont soumis au droit d'auteur et sont la propriété exclusive de leur auteur.

## Nos partenaires



*Université  
de Lomé*

